O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

4.2.89 N°: 26043 ex 1

Cote 3 B

## NOTES ET DOCUMENTS

# L'HISTOIRE VÉCUE : SOKODÉ, 1914 LES ALLEMANDS ÉVACUENT LE NORD-TOGO

par .I.-C. BARBIER

La période coloniale apporte à l'historien une masse d'archives où il se retrouve comme un poisson dans l'eau. Manifestement il se sent plus à l'aise devant des documents écrits, dont la datation est souvent assurée et la collecte aisée à l'ère de la reproduction des documents, qu'en face des tenants de la tradition orale, encore que plusieurs historiens aient adopté une approche de type ethnologique pour reconstituer les époques antérieures des sociétés qu'ils ont étudiées.

Cette réduction à l'écrit comporte un risque. L'histoire ne se limite pas, en effet, à une recension de faits objectifs, qui se sont effectivement déroulés, mais doit aussi décrire la façon dont les populations concernées et les principaux antagonistes ont vécu subjectivement les événements. Les émotions collectives, les interprétations et réinterprétations, admises comme vérité par les gens, sont aussi des faits.

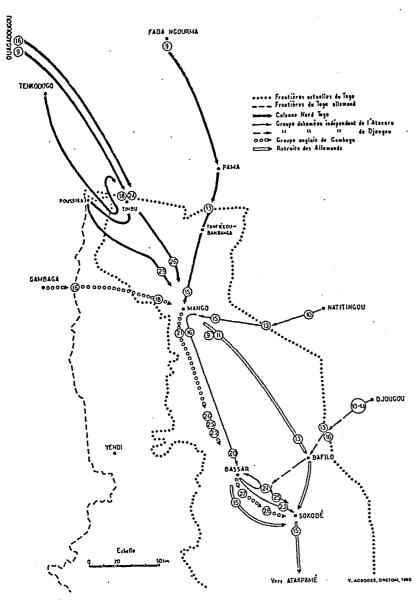
Sokodé, 1914. Nous pouvons à la fois lire une histoire écrite, grâce au rapport militaire du capitaine Bouchez qui dirigea la colonne française « Nord-Togo », mais aussi une histoire communiquée par la tradition orale, auprès d'informateurs qui étaient alors à l'âge de l'adolescence, une histoire vécue par les populations locales.

## L'OCCUPATION DU NORD-TOGO PAR LES FORCES ALLIÉES.

Une fois la guerre déclarée entre d'une part l'Allemagne et, d'autre part, les Alliés, Français et Britanniques, le Togo allemand se trouva cerné de toutes parts, proie facile pour les forces adverses stationnées en Gold Coast, dans la Haute-Volta et au Dahomey.

La force de police allemande (Polizeitruppe) était destinée au maintien de l'ordre et de la sécurité intérieure, et non à un affrontement militaire. Il fallait y

Rev. franç. d'hist. d'outre-mer, t. LXXV (1988), nº 278, p. 79 à 88.



Pénétration au Nord-Togo des forces alliées (franco-anglaises), 1914. (Source: Rapport du capitaine Bouchez, commandant la colonne Nord-Togo-Sokodé, le 10 septembre 1914.)

ajouter une réserve constituée de soldats libérés depuis 1910 <sup>1</sup> et de quelques dizaines d'Européens. « Les Allemands mettent finalement sur pied une force que le général Maroix évalue à 1500 hommes, mais qui, en fait, si elle a pu compter 1200 hommes à l'effectif, n'en a jamais réellement aligné plus de 500 » <sup>2</sup> (Cornevin, 1969, p. 207). Si bien que von Dœring, qui assumait l'intérim en l'absence du duc de Mecklembourg, propose à ses adversaires — par télégrammes des 4 et 5 août — la neutralité de son territoire, afin « de ne pas donner aux Africains le spectacle de guerres entre Européens » (Cornevin, 1969, p. 208).

Les Alliés entament rapidement les opérations militaires: le 8 août, le capitaine Marchand occupe Aného, Agbodrafo et Togoville, et, suite au retrait allemand de 100 km à l'intérieur, le lieutenant-colonel Bryant fait débarquer ses troupes britanniques à Lomé. Au nord, les détachements français et britannique en provenance des circonscriptions administratives frontalières (Gambaga, Fada-Ngourma, Natitingou et Djougou) traversent la frontière dès le 13 août pour les Français et le 16 pour les Britanniques. Il en résulte une impression d'invasion généralisée telle que l'avait prévue le capitaine Bouchez dans son plan d'action: « D'abord et en tous les cas envahir au plus tôt, par le plus grand nombre de points possibles, pour qu'il y ait simultanéité avec l'action sur le littoral et pour donner l'impression de débordement » (1914, p. 4).

Ces éléments avancés ne représentent pourtant pas un réel danger pour les Allemands. Ce sont, pour reprendre l'expression de R. Cornevin, de « pittoresques détachements » (1969, p. 209) qui ont été entraînés par les administrateurs en qualité de « gardes de cercle » et auxquels se sont joints, pour la circonstance, les fonctionnaires européens présents:

— Viennent de Fada Ngourma, sous le commandement de l'administrateur Duranthon; troupes auxiliaires; un « goum » <sup>3</sup> de 40 cavaliers dirigés par l'administrateur et un peloton de 25 gardes à cheval, conduit par l'adjoint aux affaires indigènes Bailly; partisans: 100 cavaliers; soit un groupe de 165 cavaliers.

— Viennent de Natitingou (groupe dahoméen de l'Atacora), sous le commandement de l'administrateur adjoint Picussergue: troupes auxiliaires: 34 gardes de cercle; partisans: 60 cavaliers et 50 fantassins, 4 Européens; soit un groupe de 148 hommes.

— Viennent de Djougou (groupe dahoméen de Djougou), sous le commandement de l'administrateur-adjoint Sarran: troupes auxiliaires: 52 gardes de cercle; partisans: 100 partisans, en partie montés; 6 Européens; soit un groupe de 158 hommes.

Ils doivent assurer une reconnaissance à l'avant-garde, pénétrer le territoire ennemi, sans toutefois prendre à partie les troupes allemandes, attendre pour cela l'appui des troupes régulières de la colonne Nord-Togo.

S'ajoute un groupe britannique en provenance de Gambaga, sous la direction du lieutenant Bullon: une troupe indigene (active et de réserve) de 20 cavaliers et de 80 fantassins, plus 4 Européens.

<sup>1.</sup> La pacification est terminée à cette date. R. Comevin (1969, p. 207) précise que seuls les soldats qui n'ont pas eu de sanction durant leur service peuvent entrer dans ce corps de réserve.

<sup>2.</sup> Maroix, 1938. Voir aussi la notice bibliographique relative à cette campagne militaire dans l'ouvrage de R. Cornevin (1969, pp. 51514).

<sup>3.</sup> Continguent militaire fourni par une tribu à l'armée française, en Algérie et, par extension, dans l'empire colonial français.

Ces fractions n'auront finalement pas à combattre, puisque les Allemands se retirent les 9 et 11 de Sansanné-Mango (après une velléité de résistance de la part du capitaine von Kirschfeld, ainsi qu'en témoignèrent des tranchées fraîchement creusées devant l'enceinte du fort); puis, le 15 août, de Bassar et de Sokodé. Seule une escarmouche est à noter, le 13 au soir, à Bafilo, lorsque l'avant-garde du groupe de Djougou prend un détachement allemand sous des feux à longue distance <sup>4</sup>. Les Allemands ripostent, blessant un gradé du détachement de Djougou, puis profitent de la nuit pour recruter les porteurs dont ils avaient besoin et repartir.

J.-V. DAINDIEN

C'est donc sans coup férir que les troupes alliées prennent possession des

postes allemands:

ののはないのは、これではないのではないと、 ないののではないという

— Sansanné-Mango: le 15, à 7 h du matin, les troupes auxiliaires de Fada-

Ngourma y sont.

— Bassar: le groupe de Natitingou arrive le même jour à Sansanné-Mango, vers 11 h. Il en repart pour Bassar, où il occupe le poste le 20, à 7 h. Une cour martiale condamne à mort l'un des principaux meneurs du pillage du poste (les Allemands en étaient partis depuis cinq jours).

— Sokodé: du 23 au 25 août, une reconnaissance du même groupe, le groupe dahoméen de l'Atacora, sous les ordres de l'administrateur-adjoint d'Auxois, arrive à Sokodé. Ce dernier fait fusiller, après un jugement en cour martiale, un responsable du pillage du poste. Puis, craignant le retour à Sokodé d'officiers ennemis, signalés, par erreur, à bord d'un véhicule automobile, il fait brûler les quatre ponts sur la route d'Atakpamé.

— Ensin, les groupes de Natitingou et de Djougou sont leur jonction à Malsakassa, le 24 août, puis repartent dès le lendemain pour occuper les postes administratifs — en attendant la colonne Nord-Togo — le premier à Bassar, le second à Sokodé,

où il hisse le drapeau le 25 à 14 h.

La guerre est alors terminée. Les Allemands, repliés autour de la station radio de Kamina, à 7 km à l'est d'Atakpamé, en font sauter les installations dans la nuit du 24 au 25. Ils requièrent des conditions de reddition le 25, puis se rendent le 26. Ce même jour, lorsque la partie est déjà jouée, tant au nord qu'au sud, le capitaine Bouchez, commandant de la brigade du Haut-Sénégal-Niger et qui, à ce titre, dirige la colonne Nord-Togo, parvient à Sansanné-Mango. Quelques jours plus tard, Yendi est occupé par le lieutenant britannique Marlow. Le poste avait été au préalable évacué par les forces de police adverses. L'ensemble du Nord-Togo allemand est placé sous les ordres du capitaine Armitage, dont R. Cornevin nous rappelle les travaux ethnographiques (1969, p. 210), et prend le nom de « Northern Territories ».

Tout se passa donc « bien », hormis le village de Poussiga, à l'extrême nordouest du Togo, qui fut brûlé et dont les cultures furent rasées, pour avoir accueilli les arrivants à coups de flèches; hormis aussi l'exécution de deux supposés meneurs de ce qui fut considéré comme le pillage des postes allemands de Bassar et de Sokodé...

### LE POINT DE VUE DES POPULATIONS LOCALES.

Mais comment les indigènes ont-ils vécu ces événements?

Les Français étaient persuadés de rencontrer un accueil favorable. Le général Maroix précisait d'ailleurs au capitaine Bouchez, par ordre télégraphié du 12 août : « éviter mécontenter populations qui dans tout Nord-Togo sont ralliées à nous... »; mais les rapports militaires ne nous disent rien sur les causes de cet état d'esprit. S'agit-il d'un contre-coup de la conquête coloniale, qui fut particulièrement dure en pays kabyè et konkomba, et des multiples actions punitives menées de 1897 à 1900 5? Les populations ont-elles été incommodées par les destitutions de chefs coutumiers 6, par des peines judiciaires appliquées rudement (bastonnades, amendes élevées, déportations dans les villages disciplinaires de Chra et d'Aouda, emprisonnements, etc.), par l'imposition des hommes adultes 7 (six marks ou, à défaut, douze jours de travaux prestataires)? L'optimisme des Français était, de surcroît, renforcé par la promptitude de la retraite de leurs adversaires, laquelle « détruisit tout prestige allemand sur la population indigène déjà médiocrement indisposée, semble-t-il, par une autorité extrêmement dure et de fortes charges de prestations; c'est en vain que les évacuants répandirent en partant le bruit d'un retour prochain, qu'ils cherchèrent à affermir ce bruit en faisant des cadeaux à des chefs ou des avances de solde à des employés indigènes... » (Bouchez, 1914, p. 6),

Les postes allemands de Bassar et de Sokodé sont pillés avant l'arrivée des premiers détachements français. Les notables de Sansanné-Mango se présentent aux nouvelles autorités des que celles-ci arrivent. Signe plus grave, des indigènes désertent, ce qui semble avoir contraint le capitaine von Kirschfeld à rejoindre le gros de la troupe, parti de Mango deux jours plus tôt, afin d'y assurer la discipline

nécessaire 8 (Bouchez, 1914, p. 6).

Cependant, la situation semble avoir été moins négative. Nos informateurs, à Sokodé, suffisamment âgés pour avoir connu cette période, ne se plaignirent nullement auprès de nous, chercheur français. Au contraire, plusieurs d'entre eux regrettent ouvertement les Allemands « qui ne tuaient personne », allusion à l'exécution, le jour de l'arrivée des Français, d'un supposé meneur du pillage des installations allemandes. Les Togolais restent d'ailleurs nostalgiques de cette période où le Togo était uni, l'arrivée des Alliés correspondant au découpage de leur pays entre les deux puissances mandataires, la France et la Grande-Bretagne 9.

Certes, la discipline était dure, mais elle semble avoir été acceptée. L'accent était mis sur la propreté (les toitures de chaume devaient être impérativement

6. Tcha Djobo, en 1901, Tcha Godému, en 1911, tous deux chefs supérieurs du Tchaüdjo, à Paratao, etc.

8. Moyennant quoi le gros de cette troupe réussit à atteindre Atakpamé sans trop de pertes, mais après la fin des combats.

<sup>4. «</sup> Des escarmouches ont lieu sur la frontière Djougou-Sokodé. Le 13 août un détachement comprenant M. Ponchon, brigadier des douaniers à Séméré, Annet, agent spécial à Djougou, et Fournier se portent depuis la frontière de Djougou sur Bafilo où ils échangent quelques coups de feu avec le vétérinaire Sommerfeld arrivé la veille au soir en escortant sur Atakpamé la mitrailleuse de Mango » (Cornevin, 1969, p. 444).

<sup>5.</sup> R. Cornevin (1969, p. 164) n'en dénombre pas moins 19 « tournées de police » effectuées par le Dr Kersting, commandant à Sokodé, et son adjoint, le lieutenant Mellin.

<sup>7.</sup> On regardait le pubis des jeunes adolescents pour savoir s'ils devaient être comptés ou non comme adultes. Les soldats recrutés par les Allemands l'ont été principalement chez les Bassari, les Kotokoli, les Kabyè et les Dagomba.

<sup>9.</sup> Ce découpage tourna au drame lorsque le Ghana de Nkrumah, en 1956, annexa le Togo sous tutelle britannique.

NOTES ET DOCUMENTS

85

renouvelées tous les deux ans, et les chemins entretenus), sur la santé des populations et la prospérité de l'agriculture. Les travaux prestataires étaient reconnus comme étant d'intérêt collectif (plantations d'arbres, aménagements de routes, constructions de ponts, etc.). Chaque village était visité une fois l'an, selon le cérémonial suivant : le chef du village, prévenu auparavant par un messager, sortait de sa localité, accompagné de sa population et de danseurs en tenue folklorique, à la rencontre de l'administrateur. La visite achevée, il recevait en gratification deux sacs de sel de 20 kg 10, à distribuer à ses gens, et un pagne à son usage personnel. La destitution d'un chef faisait l'affaire de la lignée qui prenait la succession! <sup>11</sup> Même en pays kabyè, où la pénétration coloniale avait pourtant été meurtrière, les indigènes approuvaient la paix « germanique » qui permettait une libre circulation des personnes et des biens 12.

La tradition orale a conservé le souvenir de trois administrateurs allemands qui se sont succédé à la direction du poste de Sokodé.

«Liknta Kase», à savoir le Dr Kersting, «kase» étant une prononciation réductrice et «liknta» résultant de la déformation du mot pidgin dokita. C'est lui qui, en 1897, transféra le poste de Paratao (qui avait été installé, le 19 janvier de l'année précédente, par von Zech) à Sokodé (alors dénommé Sogodaï). Ce poste, qui se trouvait à l'emplacement actuel de l'école primaire de Paratao, sur la rive gauche de la Na, était infesté de moustiques. Les Allemands optèrent pour la fraîcheur d'un monticule rocheux de 25 m de haut, mieux venté, sis à Koma 13. Cette localisation offrait de surcroît l'avantage d'être distante du palais du souverain du Tchaoudjo. A son arrivée à Sokodé, il réunit les notables et leur certifia qu'il était venu là pour le bien-être des populations, pour les protéger, qu'il était venu pour « arranger » leur village, leur donner la santé. En conséquence, ils ne devaient pas avoir peur de lui, car il n'avait pas l'intention de malmener les gens! 14 Il resta longtemps à Sokodé; plus de dix ans selon R. Cornevin, qui le situe parmi les pionniers de l'œuvre coloniale allemande au Togo:

Dans l'œuvre allemande au Togo, la continuité et la permanence du personnel sont d'incontestables facteurs de succès [...]

Les Bezirks Amtsmänner sont recrutés parmi les officiers, les médecins et les ingénieurs qui sont momentanément détachés dans l'administration territoriale. Le choix est généralement bon. Par ailleurs, le gouvernement allemand a l'habileté de laisser longtemps dans le même poste ses chess de circonscription, tel que le Dr Gruner à Palimé, von Dœring à Atakpamé, le Dr Kersting à Sokodé, Adam Mischlich à Kété-Kratchi, Mellin à Mango.

On peut dire que, jusqu'en 1908-1910, les chefs de circonscription sont des pionniers. Certains restent en place jusqu'à la fin, d'autres sont remplacés par des administrateurs plus jeunes... (1969, p. 169).

10. D'après Uro Agoro Idrisu, chef d'Amaüdé. Ces sacs de sel étaient acheminés à tête d'homme depuis la côte, chaque unité pouvant en conséquence peser 20 kg.

Lui succède, au début des années dix, un surnommé « Numbao », dont le profil physique se caractérise par un nez aquilin, l'expression numbao ndo s'attribuant, en pays kotokoli, au porteur (ndo) d'un nez particulièrement allongé et étroit. Il s'agit en fait d'un nommé Gaisser, vétérinaire de carrière. Il fut rapatrié à la veille de la Première Guerre mondiale, sans doute parce que sa présence se révélait plus utile en Allemagne dans un contexte de préparation aux hostilités <sup>15</sup>. Il servit sous les ordres du sergent Rinklef, qu'il avait connu à Sokodé, et fut tué au front en 1914 <sup>16</sup>.

Enfin, c'est à « Panpanko », c'est-à-dire « le Gros », qu'incomba la tâche ingrate de l'évacuation du poste de Sokodé, en date du 15 août 1914. Von Papath, médecin de profession, était, paraît-il, fort costaud!

Ces administrateurs étaient entourés de collaborateurs auxquels la tradition orale décerne également des surnoms, à défaut d'avoir enregistré leur nom exact. Ainsi, le sergent Rinklef, ingénieur du génie militaire, qu'on appelait soit « Ngri », en écho — déjà lointain! — à la prononciation de son nom, soit « Uro Akpo », c'est-à-dire « le chef qui fait du bruit », en d'autres termes « le fort en gueule », parce qu'il donnait de la voix sur les chantiers qu'il dirigeait, afin que les travaux avancent à bon rythme. Il fit deux séjours au Togo, comme adjoint au commandant de Sokodé (Cornevin, 1969, p. 180), durant lesquels il ouvrit, entre autres, la route carrossable d'Aledjo et mit sur pied une usine d'égrenage de coton, dont on peut encore voir les traces 17 au bout d'une magnifique allée de manguiers. entre la concession des Travaux publics et celle de la Compagnie d'énergie électrique du Togo (C.E.E.T.). D'allure svelte, extrêmement séduisant, sportif et aimant pratiquer l'équitation 18, il prit en concubinage une femme kotokoli. ressortissante mola de la chefferie de Brini. De leur liaison naquit Jean Gado, qui, plus tard, francisa le patronyme dont il avait hérité, en changeant le « e » en « i », ce qui donna Rinklif. Maintenant à la retraite, Jean Rinklif mena une importante carrière d'administrateur. Le sergent Rinklef quitta le Togo à la veille de la Première Guerre mondiale, en compagnie de l'administrateur Gaisser. Il avait alors vingt-neuf ans.

La légende s'empara de ce départ des Allemands: armes et trésor auraient été jetés par eux, lorsqu'ils partirent, dans un « trou d'eau » permanent, non loin de Tchalo, en un lieu où les eaux de la branche occidentale de la Na sont retenues, en saison sèche, par des barres rocheuses transversales faisant office de barrage naturel. En fait, c'est à cet endroit que les chefs de Koma, notamment Isifu Ayéva (qui régna en qualité de chef supérieur du Tchaüdjo, de 1949 à 1980), faisaient jeter des « choses » impures (des animaux bouc-émissaires tués après qu'on ait au préalable projeté sur eux les maux qui menaçaient le village). Un serviteur, incognito, prenaît le colis bien emballé que lui remettait le chef, le bokata 19, dense de magie noire, et filait directement, sans plus se retourner, jusqu'à cet endroit. Les Allemands avaient demandé au prédécesseur d'Isifu Ayéva, le chef de Koma, où ils pouvaient trouver de l'eau qui ne tarit jamais... On leur avait désigné

<sup>11.</sup> Toujours selon le même informateur, bien placé, puisqu'il est chef de village! La chefferie « tourne » en effet entre plusieurs lignées du segment clanique auquel appartient le fondateur.

<sup>12.</sup> B. Cridel (1968) a relevé un patronyme du pays kabyè exprimant ce point de vue: Disemadamade, qui signifie que « chacun connaît son voisin », puisque, désormais, on peut circuler librement et se rendre à des marchés éloignés.

<sup>13.</sup> La colline culmine à 441 m d'altitude. Le campement, l'ancienne résidence du commandant allemand, est à 427 m; tandis que le croisement de la route de Tchamba avec la route nationale est à 395 m (d'après la carte au 1/2 000e de Technosynésis, 1979).

<sup>14.</sup> Discours qui nous a été rapporté par le vieux Tcha Yandi de Koma.

<sup>15.</sup> Les archives nationales du Togo, à Lomé, possèdent un dossier de l'administration coloniale allemande signé par Gaisser, en date du 14 octobre 1911.

<sup>16.</sup> Mme veuve Gaisser mit à la disposition de l'historien R. Comevin les notes et photographies que son mari avait rapportées du Togo (Cornevin, 1969, p. 180).

<sup>17.</sup> Des bouts de ferraille attestent encore la localisation de cette usine, qui cessa toute activité en 1940.

<sup>18.</sup> L'imam de Bassar lui avait vendu un cheval pour 40 marks.

<sup>19.</sup> Tout paquet contenant un « médicament » magique s'appelle bokata.

ce site connu comme cascade : Kavalang-na, c'est-à-dire « là où l'eau tombe avec bruit »  $^{20}$  .

Les Allemands partis, les habitants de Didaüré et de Koma, les deux villages proches du poste administratif, allèrent tout naturellement prendre les affaires qui y avaient été laissées. Le terme de pillage est de toute évidence trop fort pour désigner ce mouvement unanime, enfants compris, qui s'est fait sans agressivité <sup>21</sup>. Le jeune Derman Ayéva, qui plus tard devait devenir président de l'assemblée territoriale du Togo (du 30 mars 1952 au 30 août 1956), alors âgé de six à sept ans et qui n'était pas encore allé à l'école, s'en revint fièrement avec un dictionnaire illustré sous le bras! Manifestement, les gens de Sokodé n'avaient pas pensé à mal et le calme régnait.

C'était sans compter sur les nouveaux maîtres décidés d'emblée à faire preuve d'autorité. L'administrateur-adjoint d'Auxois, en fonction à Natitingou et faisant donc partie du groupe dahoméen de l'Atacora, arriva le premier à Sokodé, dirigeant une patrouille de reconnaissance. Il alla d'abord jusqu'à Aouda et, de retour, détruisit quatre ponts afin que les Allemands ne puissent revenir sur leurs pas; puis, ainsi que les Français l'avaient déjà fait à Bassar, il décida de sévir, pour l'exemple, contre les responsables des vols commis dans les locaux allemands, en exécutant l'un des meneurs. Kasim Batakpali, notable de Didaüré et fils du 4° imam de cette communauté musulmane, nous a ainsi décrit la seène:

Le Français qui est arrivé a réuni les chess de samille et leur a réclamé tout ce qui avait été pris dans le poste et la résidence. Il exigea que les affaires soient rendues. Dans la foule, un nommé Abu Idrisu, fils d'Abu, ressortissant turé et originaire du quartier Pedji Kolong-dê à Didaüré <sup>22</sup> moqua de cette réclamation en faisant remarquer qu'il n'était guère possible de récupérer les volatiles de la basse-cour et les cochons qui avaient été pris : « comment ferez-vous pour les retrouver ? », demanda-t-il à ses compatriotes. Le Blanc lui demanda alors s'il était fils de chef pour parler ainsi. On mit fin à son arrogance en lui assénant des coups de crosse dans les reins et on le tua.

C'était une dure leçon. Panpanko, le « gros » commandant allemand, ne les avait-il pas, pourtant, prévenus avant son départ? Annonçant l'arrivée des Français aux notables de Sokodé, il leur avait bien dit d'obéir aux futurs maîtres et de faire tout ce qu'ils demanderaient: « Le Français doit venir; acceptez toutes les propositions qu'il vous fera. » Lui, il doit partir, car il y a la guerre entre l'Allemagne et la France <sup>23</sup>.

L'administrateur français responsable de cette exécution quelque peu hâtive <sup>24</sup> reçut le surnom de « Gobé danisa », ce qui veut dire en hawsa : « le jour est loin [de finir] », ce qui peut se traduire aussi par une interrogation angoissée : « quand verrais-je le lendemain ? », ou le titre d'un film : le jour le plus long...

La population sokodéenne ne semble pas s'être réjouie du départ des Allemands. Elle était inquiète du changement, en expectative face à de nouveaux occupants dont elle ne connaissait pas les réactions.

## CONCLUSION: UNE AUTRE HISTOIRE?

Il serait tentant d'opposer les deux approches, au nom d'un recentrage de l'histoire des pays naguère colonisés. En fait, les concordances s'établissent largement; les événements se confirment; les désaccords restent mineurs; les interprétations sont transparentes (l'opti-misme des militaires français assurés du bon accueil des populations du Nord-Togo, qu'ils supposent excédées de la férule de leurs colonisateurs, la nostalgie du « grand » Togo de la part des Togolais, une certaine radicalisation « cutiste » chez les gens de Didaüré qui votèrent massivement pour le Comité d'unité togolaise en 1958, etc.). Les deux approches s'aident mutuellement pour qui sait les manier en connaissance de cause. Mais l'une étoffe l'autre, nous invitant à partager une sensibilité collective, à entrer dans l'Histoire comme témoin ou chroniqueur, à percevoir les événements de l'intérieur. Des acteurs qu'on avait oubliés, parce que secondaires, réapparaissent. Les rapports de type colonial ne sont plus exempts de dialogue. La société dominée récupère son histoire, prête des paroles à ceux qui ont été muets.

#### SOURCES

#### ARBOUSSIER d'

1915 La conquête du Togoland: l'action des partisans mossis, Renseignements coloniaux et documents, 4, pp. 49-55 (publié par le Comité de l'Afrique française et le Comité du Maroc, supplément à l'Afrique française, avril 1915).

#### BARBIER, J.-C.

1985 Le cimetière européen de Sokodé, *Togo-Dialogue*, 99, mai, pp. 58-61.

#### BOUCHEZ, Cpt

1914 Rapport du capitaine Bouchez, commandant la colonne Nord-Togo, sur les marches et opérations de ladite colonne, Sokodé, 10 sept., 12 p.

#### CORNEVIN. R.

1969 Histoire du Togo, Paris, Berger-Levrault, 554 p., pp. 207-211, 244 (« Mondes d'outre-mer », 3e édition revue et corrigée).

1985 La conquête du Nord-Togo, Togo-Dialogue, 97, mars, pp. 40-41.

<sup>20.</sup> Fuséni Tchagodému, notre informateur sur cette question, se rendit plusieurs fois en qualité de serviteur sibabi) d'Isifu Ayéva, le chef supérieur, et à la demande expresse de ce dernier, au lieu-dit Kavalang-na, pour y jeter des bokata. Ce n'est évidemment pas n'importe qui qui peut le faire.

<sup>21.</sup> Piller: dépouiller (une ville, un local) des biens qu'on trouve, d'une façon violente, désordonnée et destructive (Petit Robert 1, 1984, p. 1437).

<sup>22.</sup> Il ne faut pas confondre cet Abu Idrisu avec Idrisu Kpao, interprète des Allemands, qui partit avec eux et revint après leur reddition.

<sup>23.</sup> Répondant à notre question, notre informateur précisa que les Allemands n'avaient pas dit qu'ils reviendraient.

<sup>24.</sup> Le rapport du capitaine Bouchez mentionne la tenue d'une cour martiale.

CRIDEL, B.

Notes sur les guerres tribales et l'arrivée des Allemands, d'après le récit de Mme Kpeso de Lama-Kolidè, Documents du C.E.R.K., pp. 245-251.

MAROIX, Gal Le Togo, pays d'influence française, Paris, Larose, 136 p.

Interviews de Kasim Batakpalé (notable de Didaüré), Tcha Yandi (Koma), Uro Agoro Idrisu (chef du village Amaüdé) et Jean Rinklif (Kossobio, fils du sergent allemand Rinklef et administrateur retraité), du 26 au 28 avril 1985.